

*Med.*

# PHOIBOS

Bulletin du Cercle de philologie classique et orientale  
de l'Université Libre de Bruxelles

Publié avec le concours  
du Ministère de l'Instruction Publique

ACTES DE LA  
DEUXIÈME JOURNÉE D'ÉTUDES CLASSIQUES

(Université Libre de Bruxelles, 19 mai 1957)

— BRUXELLES —  
Avenue F. D. Roosevelt, 50  
[1962]



*S. 1963 Brummick 9.*

Tomes X - XII  
(Fascicule 1)

1955 - 1956

1957 - 1958

[1962]

Deux cent cinquante de vos anciens élèves, dont les noms sont rangés par promotion dans ce carnet avec ceux de vos collègues qui enseignent l'Antiquité, vous prient d'accepter ce témoignage de leur reconnaissance.

Ils ont en outre décidé d'offrir à la Fondation Archéologique une bourse de 4.000 F, qui portera votre nom, et 3.000 F à *Phoibos*.

---

## Evolution de la paléographie latine

par

André BOUTEMY

*Professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles*

---

Le manuel de paléographie latine et française de Maurice Prou illustre fort bien la conception que l'on avait il y a cinquante ans de l'enseignement et de la pratique de la paléographie dans le milieu où l'étude de cette matière tenait une place d'importance capitale : à l'École des Chartes de Paris. Or ce manuel a connu, en dehors de l'École précitée, une très large diffusion et un emploi généralisé dans les milieux de langue française.

Le déchiffrement et la datation des écritures, qui sont naturellement des préoccupations majeures des usagers du manuscrit, reposaient presque exclusivement sur l'histoire de l'évolution des signes illustrée par une collection de planches squelettique<sup>1</sup> : les types divers n'y étaient représentés qu'à un seul exemplaire et les aspects successifs d'une écriture dont la carrière avait été plusieurs fois séculaire étaient considérés comme s'ils s'inscrivaient dans un processus dont le déroulement aurait eu une rigueur mécanique.

Si nous transposons cela dans la pratique, nous ne pouvons être surpris qu'un tel enseignement ait été donné sans le moindre contact avec les originaux, à l'abri même de toute curiosité pour la personnalité du manuscrit qui avait fourni le sujet de la planche sur laquelle reposait l'étude de telle ou telle écriture : il n'y avait que la planche d'onciale, de visigothique ou de minuscule caroline... et tout le monde était

---

<sup>1</sup> Il faut cependant nuancer ceci en disant que l'École des Chartes a fait exécuter, pour son propre usage, une collection de planches très considérable et dont un enseignement compétent peut tirer un excellent parti.

satisfait à ce prix. Je ne suis d'ailleurs pas très sûr que la lecture sans faute d'une planche de manuel apprise par cœur ne constitue pas encore aujourd'hui la seule condition de l'attribution d'une cote maxima dans maint examen de paléographie. Le dédain et la légèreté avec lesquels certains titulaires envisagent l'objet de leur enseignement est en harmonie avec la modestie de leurs exigences.

Une formation ainsi conçue se reflète dans la plupart des préfaces d'éditions de textes, où les données sur les manuscrits utilisés sont réduites au plus strict minimum et reposent le plus souvent, non sur un jugement personnel, mais sur les descriptions de catalogues. En dehors du texte considéré essentiellement sous le rapport des leçons qu'il comporte, il est clair que l'éditeur n'a trouvé aucun intérêt au document qu'il a cependant manié avec minutie et sans ménager ni son temps ni sa peine, et ce qu'il en dit ne saurait de ce fait susciter une attitude différente chez le lecteur. Il suffira de dire que pour lui et pour nous le vieux livre qui est en cause se réduit à un sigle, lequel n'évoque même pas toujours son origine, et si tel éditeur précédent s'est avisé d'égrener l'alphabet pour évoquer les sources auxquelles il a puisé, cette schématisation risque d'être clichée à jamais dans la suite des travaux consacrés au même texte. Le manuscrit réduit à un sigle indifférent, c'est comme le prisonnier ou le malade désigné par un numéro : formule décisive pour vider l'un et l'autre de sa personnalité.

Tout cela résulte d'une conception ancillaire de la paléographie commune aux philologues et aux historiens. C'est parmi eux que se recrutent les bibliothécaires et les auteurs de manuels. Rien d'étonnant à la marque qu'ils ont imprimée à leurs travaux, mais il faut convenir que la meilleure servante est celle dont les aptitudes sont les plus diverses et c'est ce dont on ne semble pas s'être avisé jusqu'à une époque récente. Nous savons tous, pour avoir connu l'embarras de classer chronologiquement quelques copies d'un texte auquel nous nous intéressons, combien il serait désirable de disposer d'une information précise sur les manuscrits, leur date et leur origine.

Or, les notions que dispense l'enseignement sont loin de satisfaire tous les besoins ; c'est pourquoi on nous disait, quand nous étions étudiants : « Pour les autres questions, adressez-vous aux catalogues ». Recours souvent décevant, hélas !

Lorsque l'on a manipulé un grand nombre de manuscrits appartenant à des époques assez limitées, on ne peut manquer d'observer combien les indications de catalogues sont fallacieuses. Se fiant à leur expérience et à leur coup d'œil, les auteurs ont trop souvent daté selon leur inspiration du moment, penchant tantôt à vieillir, tantôt à rajeunir et se mettant en contradiction avec eux-mêmes à propos de manuscrits présentant des critères identiques.

Sans sortir du cadre de Bruxelles, on peut citer l'exemple du Père Van den Gheyn, à la Bibliothèque Royale, dont l'œuvre est d'ailleurs très utile et digne d'admiration à bien des égards. Quelques manuscrits contiennent des fragments d'une même copie du commentaire de Servius sur Virgile : leurs dates sont échelonnées du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Deux volumes de la correspondance de S. Bernard qui ont appartenu à Saint-Martin de Tournai sont datés par Van den Gheyn, l'un du XII<sup>e</sup> siècle, l'autre du XIII<sup>e</sup><sup>3</sup> : ils sont cités tous deux dans un catalogue des environs de 1160<sup>4</sup> ; des manuscrits de Gembloux présentant des caractères identiques sont échelonnés du X<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Même dispersion sur des périodes longues de manuscrits d'un même atelier sorti des mêmes mains dans le catalogue des manuscrits de Namur, par P. Faider<sup>6</sup>, et l'on allongerait la liste d'une foule d'exemples empruntés à maints érudits.

Ces défauts résultent de plusieurs causes, la principale est que l'on décrit un manuscrit en faisant fi de la présence, dans la même bibliothèque, de manuscrits parents, alors qu'il faudrait préparer un catalogue en analysant systématiquement tous les

<sup>2</sup> Cf. *Schedae Bruxellenses*, dans *Latomus*, I, 1937, pp. 66-71, et G. HEUTEN, *Encore les Schedae Bruxellenses*, dans *Latomus*, II, 1938, pp. 112-122.

<sup>3</sup> Il s'agit des nos II, 1019 et II, 1167 de la Bibl. Royale.

<sup>4</sup> Cf. Odon d'Orléans et les origines de la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Martin de Tournai, dans *Mélanges Félix Grat*, II, pp. 179-222, et *Quelques précisions sur le plus ancien catalogue de la bibliothèque de Saint-Martin de Tournai*, dans *Miscellanea Gessleriana*, Anvers, 1948, pp. 209-214.

<sup>5</sup> Le fait a été souligné dans un article des *Mélanges Félix Rousseau* ; cf. particulièrement pp. 112-114.

<sup>6</sup> Cf. *Quelques manuscrits parents de la « Bible » de Saint-Hubert*, dans *Scriptorium*, I, 1947, pp. 319-320. J'ai renoncé depuis lors à rajeunir ces volumes jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle car je suis convaincu aujourd'hui qu'ils datent des trois quarts du XI<sup>e</sup> siècle.

volumes d'une même origine, en les comparant sans cesse, ce qui corrigerait l'arbitraire de beaucoup de jugements par des appréciations relatives; ce qui ferait apparaître aussi les caractères propres des livres d'une même bibliothèque ancienne, à chaque époque de son histoire. L'étude des *scriptoria* qui serait sortie automatiquement de ces analyses, nous devons la recommencer du tout au tout.

L'étude exclusive de l'écriture est une autre cause de déterminations de dates singulièrement fragiles. La paléographie est, à ce point de vue, une des sciences les moins sûres qui soient et si le philologue qui l'a peu fréquentée est enclin à lui accorder quelque confiance, celui qui a vieilli dans le commerce assidu de très nombreux manuscrits se sent chaque jour moins assuré dans sa démarche, car les faits infligent continuellement à ses idées les démentis les plus éclatants. Tel manuscrit qu'on daterait chez nous du milieu du XII<sup>e</sup> siècle est, en Normandie, contemporain de l'invasion de l'Angleterre; tel autre, de l'Est de notre pays est beaucoup plus récent que son semblable issu du diocèse de Cambrai et le même atelier produit simultanément des œuvres de type archaïque et de type plus évolué, comme on peut le voir par l'alternance des écritures dans les mêmes volumes exécutés d'un seul jet. Le plus bel exemple à proposer aux sceptiques est le Rouleau qui circula vers 1120 pour informer le monde ecclésiastique de la mort du bienheureux Vital de Savigny, où les inscriptions de plus de deux cents établissements religieux montrent une diversité qui ferait frissonner le paléographe le plus confiant en sa science personnelle<sup>7</sup>.

Il est évident que si l'archiviste, auquel sont soumis des documents de caractère homogène et où les éléments de localisation et de datation sont fournis par le texte même, si l'archiviste, dis-je, peut concentrer son attention sur l'écriture, étant fort de l'appui que lui assure la diplomatique pour contrôler toutes les autres données du document, l'usager du livre médiéval se trouve dans une position beaucoup moins favorable.

<sup>7</sup> Cf. Léopold DELISLE, *Le Rouleau funèbre du Bienheureux Vital, abbé de Savigny*, Paris, 1909.

Une conception élargie de notre discipline devait donc fatalement se former et c'est le trait qui domine l'histoire de nos études dans le second quart de ce siècle, où des travaux fondamentaux<sup>8</sup> et parfois révolutionnaires<sup>9</sup> ont vu le jour, qui marqueront notre époque comme une ère nouvelle dans les études paléographiques.

Un savant américain, formé à l'école allemande de Munich, sous la discipline de Ludwig Traube, j'ai cité Edw. K. Rand, nous a surpris, puis familiarisés avec des informations jusqu'alors négligées, procédés de réglure des feuillets, groupement et dispositions de ceux-ci dans les cahiers, et d'autres détails qu'on chercherait en vain dans les descriptions anciennes de manuscrits. Rand en tirait argument pour classer chronologiquement des manuscrits de Tours que trop de caractères tendaient à confondre les uns avec les autres<sup>10</sup>.

Et pourtant, le savant professeur de Harvard, quelque respect que l'on professe pour son œuvre, a commis de lourdes erreurs pour être resté d'autre part trop exclusivement fidèle aux usages établis. Son chapitre sur Tours et l'influence du style franco-saxon est entièrement faux parce que l'auteur est resté trop indifférent aux détails de la décoration<sup>11</sup>. Je me borne à citer l'exemple du *Psautier de Lothaire*, manuscrit longtemps apatride, dans lequel il voit une œuvre de Tours conçue sous l'inspiration artistique franco-saxonne. Or le style

<sup>8</sup> Il faut citer en premier lieu l'entreprise des *Codices Latini Antiquiores* réalisée, en grande partie déjà, par M. E. A. Lowe. Pour la période carolingienne, une enquête d'ensemble a été confiée pareillement à M. Bernard Bisschoff: les travaux préparatoires à la rédaction sont déjà très avancés.

<sup>9</sup> Des esprits novateurs, comme ceux des membres de la jeune école paléographique française: MM. Boussard, Mallon, Marichal et Perrat, pour me limiter aux principaux, ont entrepris une rénovation des études paléographiques fondées sur l'étude des *ductus* et des conditions de leur réalisation. La *Paléographie romaine* de M. Mallon (Madrid, 1952) notamment, bouleverse complètement les idées reçues sur les plus anciennes écritures latines. L'intérêt archéologique a suscité de la part de nos compatriotes M. Delaissé (*Recherches sur l'imitation de Jésus-Christ*, et sur les officines de libraires au XV<sup>e</sup> siècle), M. Masai (sur l'enluminure dite irlandaise, sur la genèse de la Règle de S. Benoît, etc.), Mlle Van Regemoorter (sur l'histoire de la reliure) des travaux dont le caractère novateur s'impose à l'égal de ceux d'érudits étrangers, comme le P. Destrez (*La Pecia*), etc.

<sup>10</sup> Edw. K. RAND, *A Survey of the Script of Tours*, Cambridge (Massachusetts), 1929 (The Mediaeval Academy of America).

<sup>11</sup> *Ibid.*, ch. VIII, *Tours and the Franco-Saxon Style*, pp. 66-68 et pp. 166-174.

décoratif dominant du *Psautier* est celui de Reims, ou d'un atelier qui en imite la manière<sup>12</sup>. C'est l'œuvre d'un atelier de chez nous. L'attitude de Rand est une cause de faiblesse pour ses classements et il a manqué l'occasion de réaliser une œuvre exhaustive, car W. Koehler, qui a étudié parallèlement les manuscrits de Tours au point de vue du décor, en a proposé une chronologie beaucoup plus sûre que celle de l'éminent paléographe<sup>13</sup>.

Ici se trahit une fâcheuse séparation des disciplines : l'une confinée dans les aspects graphiques du livre, l'autre attachée aux seuls ornements. L'historien d'art, d'ailleurs, s'est souvent montré dédaigneux des aspects les plus modestes de l'enluminure ; son champ d'action se limite d'ordinaire aux peintures de pleines pages et, avec beaucoup de condescendance de sa part, aux initiales historiées. Et les autres initiales ? Nul n'en a cure, on les rejette du côté paléographique comme du côté artistique. De ce fait, l'historien d'art a négligé la plupart des manuscrits, parce que leur parure était trop modeste pour justifier son intervention, pendant que le paléographe s'arrêtait comme devant un tabou en présence du décor.

On peut deviner, à travers ces indications, comme la connaissance des manuscrits a souffert de cette division des disciplines.

En fait, le manuscrit est un tout indivisible et si des spécialistes peuvent intervenir, comme experts ou comme conseils, l'un de l'histoire de la reliure, un autre des problèmes de décoration, un autre encore de l'évolution de l'écriture, il faut qu'une même personne coordonne toutes ces données.

La science du manuscrit affirme peu à peu son homogénéité et son indépendance et notre époque voit se continuer et grandir peu à peu un nouveau type d'érudit : le *codicologue*, qui se rattache à l'histoire par tous les recours historiques qu'il invoque, aux sciences religieuses par son information sur la liturgie et la répartition géographique des dévotions particulières, à la philologie par son intérêt pour les aspects linguistiques et littéraires des livres qu'il manie, à l'histoire des techniques par

<sup>12</sup> Des détails sur ce sujet seront donnés plus bas, cf. pp. 39-40.

<sup>13</sup> W. KOEHLER, *Die Karolingische Miniaturen*, I, *Die Schule von Tours*, Berlin, 1930.

ses lumières sur l'évolution des structures des livres et de leurs reliures, à l'histoire de l'art par le rôle essentiel que joue dans son travail l'observation attentive des moindres détails décoratifs. J'ai prononcé le mot essentiel : l'*observation* sans défaillance ni exclusive, telle est la loi de son étude, qui ne se distingue en rien de celle du fouilleur d'un site antique ou de l'homme qui s'intéresse à l'église romane ou au château fort : le livre médiéval est devenu une pièce archéologique comme les autres.

Il faut former des hommes capables de lui consacrer des travaux exhaustifs ; c'est pourquoi une université anglaise a créé la chaire de codicologie : M. Francis Wormald, un savant à la démarche sûre et aux compétences sans failles, a inauguré à Londres l'enseignement de cette discipline qu'illustre dans notre pays la revue *Scriptorium* créée il y a dix ans par MM. Gaspar et Lyna et dirigée avec autorité par M. Masai, avec la collaboration de son collègue Delaissé. Un jeune de chez nous, M. Wittek, est venu compléter cette équipe qui fait du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque Royale un des hauts lieux de la codicologie moderne, à laquelle je forme le vœu que notre maison apporte une contribution de plus en plus remarquable.

Bien que les chaires de paléographie eussent été dans le passé attribuées d'autorité à des philologues qui n'étaient nullement spécialisés dans l'étude des manuscrits et dont les contacts directs avec ceux-ci étaient rares, nous autres, Bruxellois, nous avons été favorisés par la tournure d'esprit de notre maître Kugener, dont l'intérêt pour les *realia* qu'il nous apprit à partager par les judicieux exemples dont il illustrait ses cours, nous disposait favorablement pour des recherches hors des sentiers battus, où l'observation des détails matériels jouerait un rôle important. Je tiens à exprimer ici ma reconnaissance envers un homme à qui je dois d'avoir abordé sans préjugé et avec une curiosité qui s'étendait à tous les caractères du livre ancien l'étude des manuscrits à laquelle j'allais peu à peu consacrer une grande part de mon temps.

Comme beaucoup d'entre vous n'ont pas été familiarisés au cours de leurs études avec certaines formes actuelles de la codicologie, il a paru opportun à la section de philologie classique de traduire dans une exposition de photographies

quelques applications des méthodes de travail que j'ai évoquées ci-dessus à des groupes de manuscrits de chez nous ou de régions voisines. Les thèmes ont été fournis par les travaux des abbayes de Stavelot (du IX<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècle) et de Gembloux (XI<sup>e</sup> siècle), d'un *scriptorium* belge, encore indéterminé, à l'époque de Lothaire I<sup>er</sup>, des ateliers carolingiens spécialisés dans le style décoratif franco-saxon, par l'œuvre personnelle d'un enlumineur anglais qui a laissé des traces de son passage dans le nord de la France, vers l'an 1000, et enfin par celle d'un grand décorateur de manuscrits, Sawalon de Saint-Amand (XII<sup>e</sup> siècle).

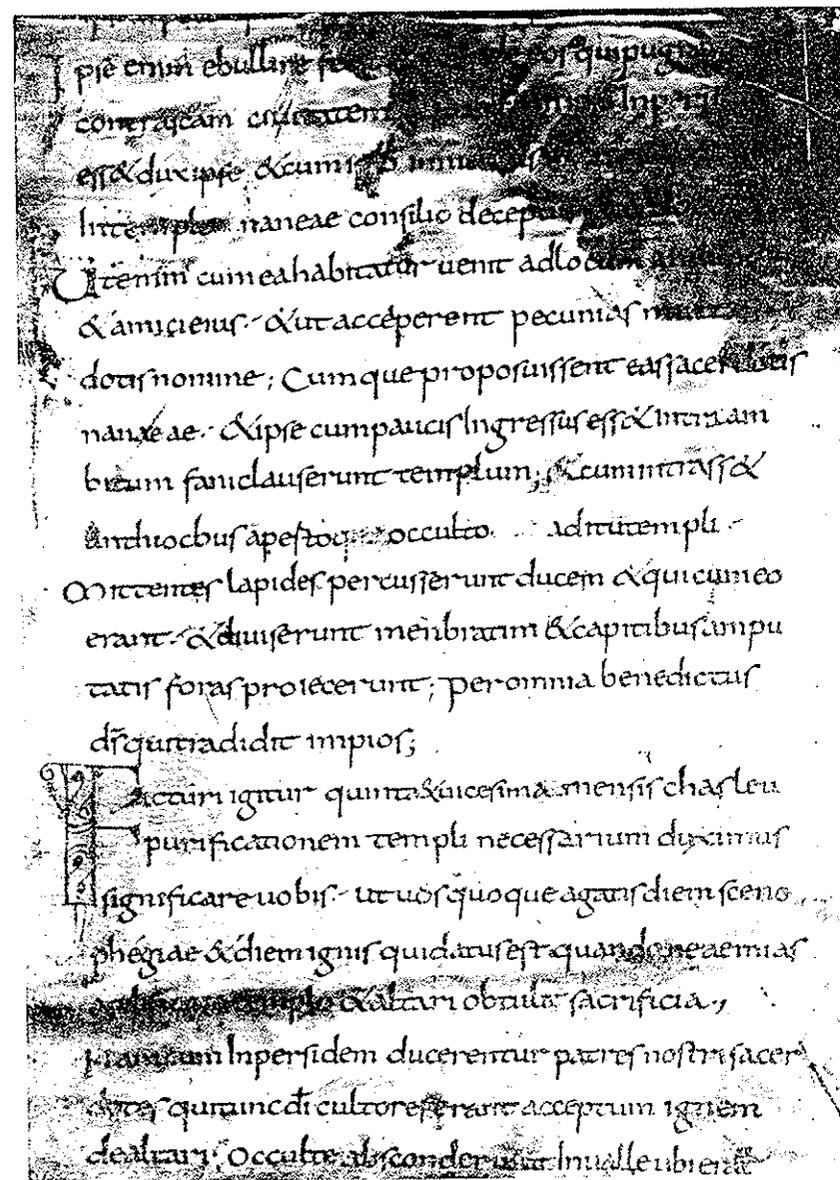
La dispersion malheureuse des livres de l'ancienne bibliothèque de Stavelot ne favorise nullement l'étude de ses collections et des produits du *scriptorium* local. Cependant, lorsque l'on a surmonté la répugnance qu'inspirent des conditions de travail particulièrement défavorables, les observations s'accumulent et les rapprochements qu'elles autorisent restituent une vision synthétique de plusieurs moments importants de l'histoire de cette officine, s'ils ne nous en révèlent pas toute la trame.

En combinant avec l'étude des reliures anciennes qui enveloppent des manuscrits conservés à Bruxelles<sup>14</sup> celle des manuscrits qui appartiennent au British Museum<sup>15</sup>, on découvre l'activité d'un atelier qui renouvela, partiellement sans doute, les couvertures des livres de la bibliothèque locale au cours du XV<sup>e</sup> siècle. Selon la mode du temps, il usait du cuir brun décoré d'impressions linéaires à trois ou quatre parallèles qui dessinent les encadrements des plats et leur subdivision en compartiments losangés, où s'inscrivent, de même que dans les bordures, divers motifs qui se répètent, alternent ou interviennent dans des combinaisons plus complexes : écu, double mitre, fleurs de lis de deux types, rose stylisée sous des formes diverses et avec un nombre de pétales variable, rosace semée d'étoiles, feuille de trèfle, dragons crêtés et griffons, etc.<sup>16</sup>. Les relieurs, auxquels nous devons ces travaux caractéristiques au

<sup>14</sup> Bruxelles, Bibl. Royale : Mss 2031-32 ; 2034-35 ; II 1179 ; II 2567 ; II 2569 ; II 2571.

<sup>15</sup> British Museum, Mss Additional 16.961 et 16.962.

<sup>16</sup> Nous devons à l'amabilité de M. Guy Cambier, d'avoir pu faire figurer dans cette exposition d'excellents frottis de reliures du XV<sup>e</sup> siècle qu'il a exécutés à la Bibliothèque Royale. Je tiens à l'en remercier ici très vivement.



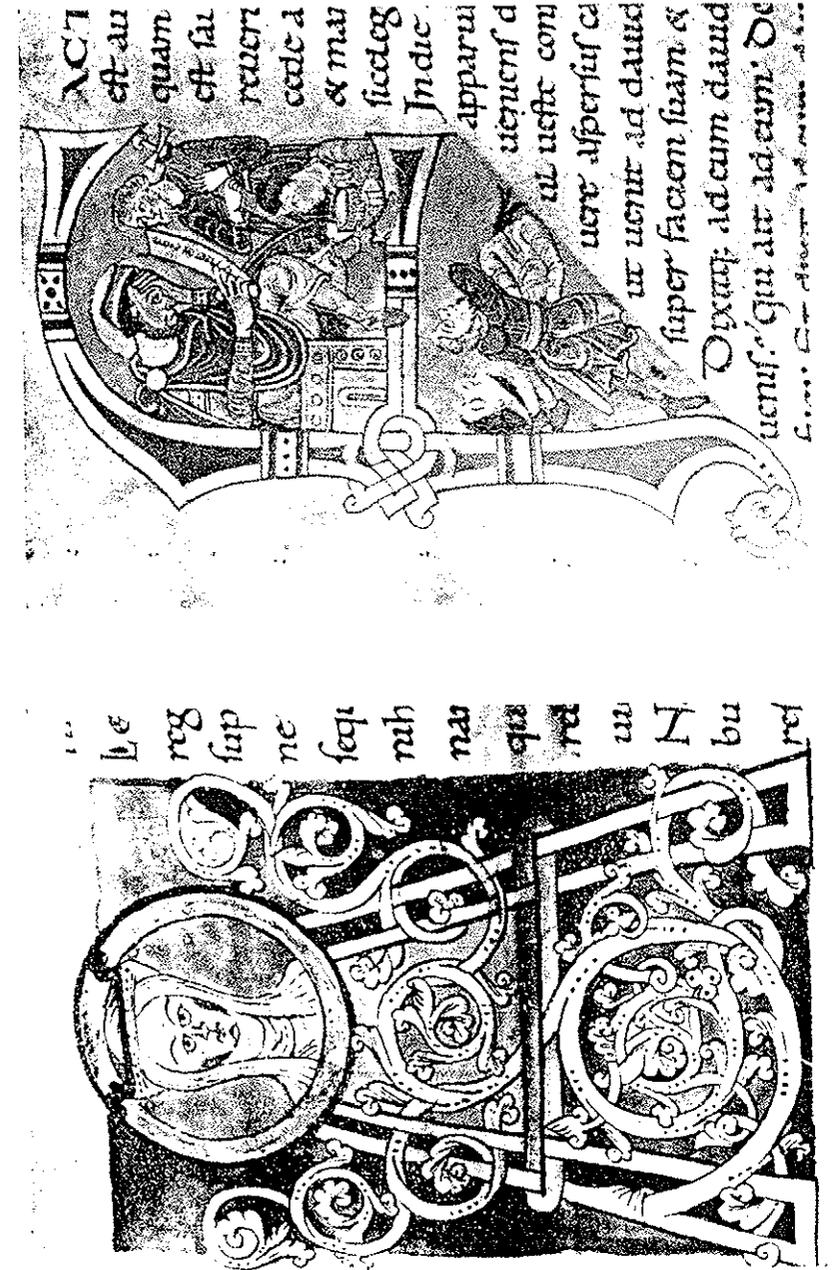
Fragment d'une Bible de Stavelot (IX<sup>e</sup> siècle)  
(cf. p. 33, note 17)



**R**AN  
REGNUM  
pio semper  
tunc prece  
neis uisum  
iugo domin  
passum est in  
prius adorarat  
intendrat. nolunt dei

Maximum aut accepit  
et firmum sub eo sc̄a dī accidit  
Lotharius rex iusta successione  
monarchiam singulariter trium  
regnorum et cum quadragessimur  
annum quem Graclyus Augustus sc̄a  
notator quatuordecimum hinc sept

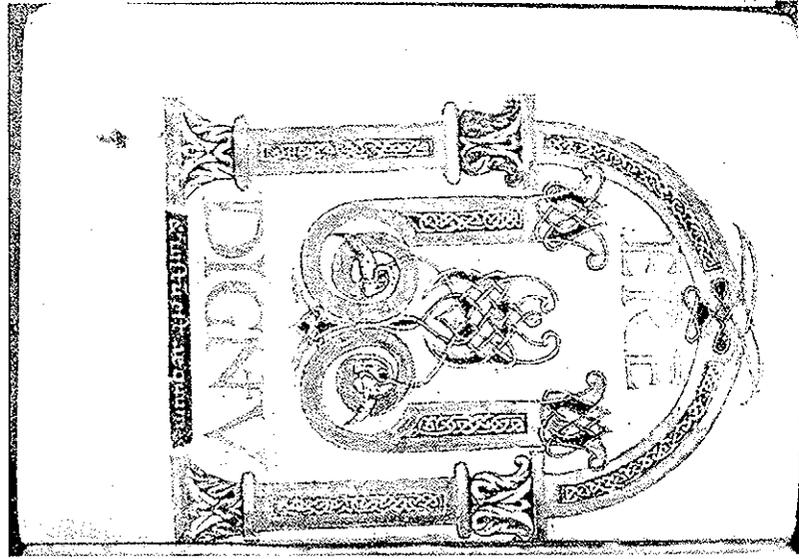
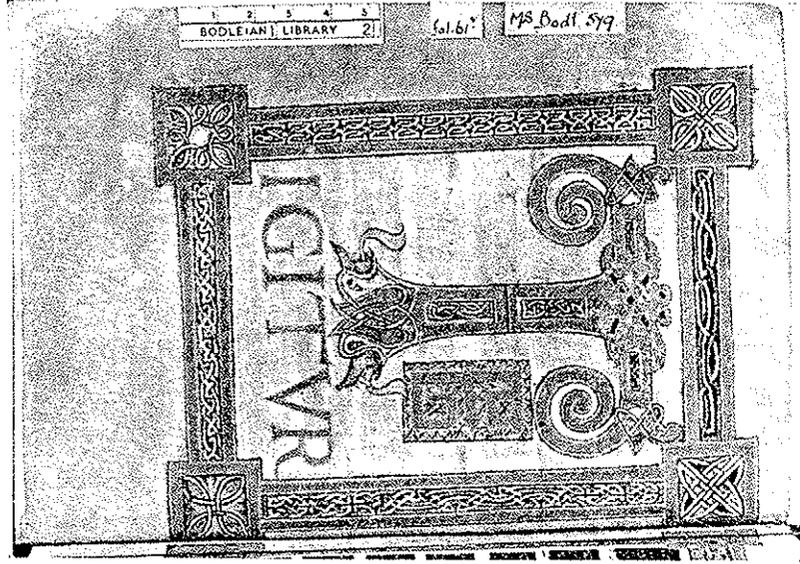
Initiale des *Miracles de Saint Remacle*. Stavelot : XI<sup>e</sup> siècle, milieu.  
(Bruxelles. Ms. II 1180)



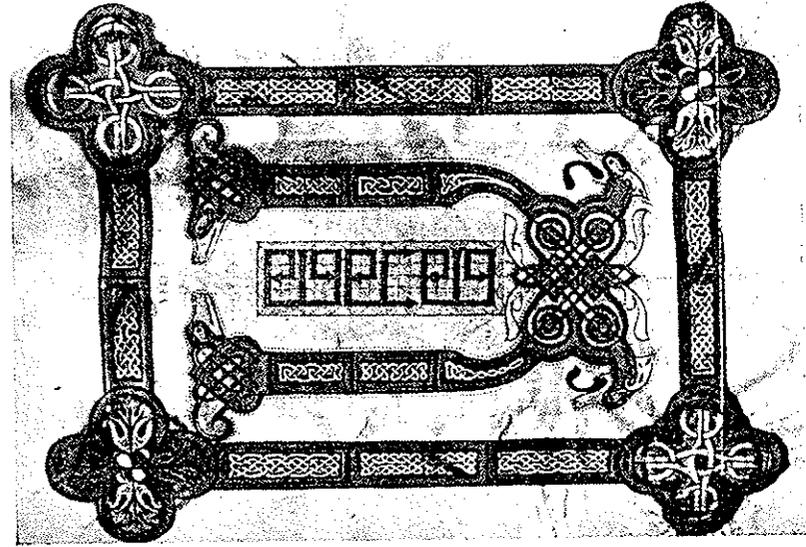
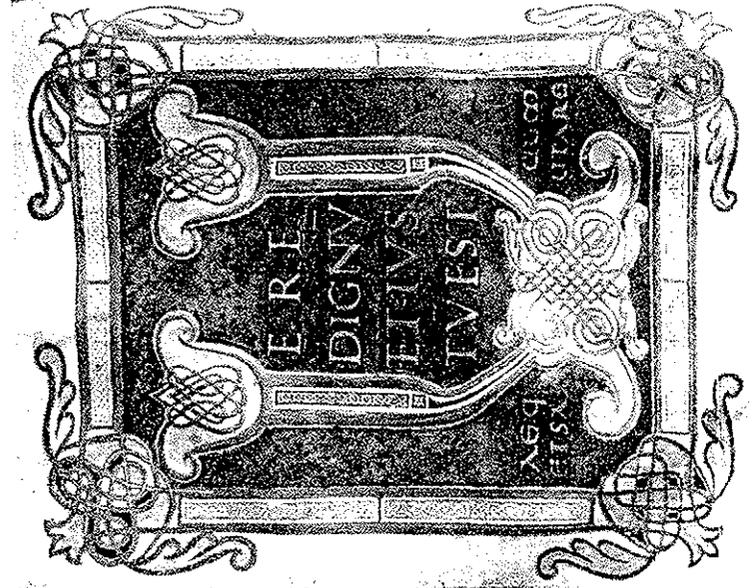
**D**ixit: Qui ait ad eum: De  
uenis: Qui ait ad eum: De  
super faciem suam &  
ut uenit ad dauid  
uere aspersus ca  
al ueste con  
uenis d  
appari  
Indic  
sic leg  
& ma  
cecle a  
reuen  
est sa  
quam  
est au  
ACI

**R**eg  
sup  
ne  
segi  
nub  
ma  
q  
ra  
u  
I  
bu  
ret

Initiales exécutées par Goderan de Stavelot (fin du XI<sup>e</sup> siècle) (cf. p. 35)

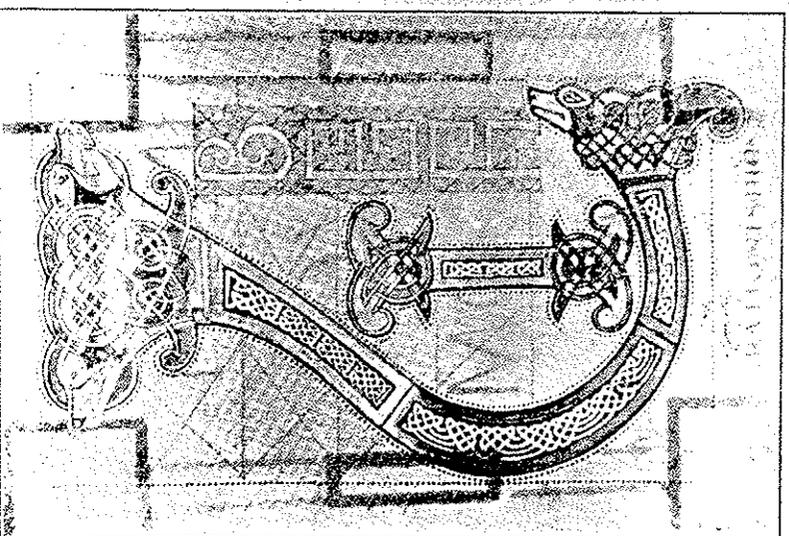


Deux pages décoratives du Missel de Léofric (cf. p. 37)



Page décorative du Sacramentaire de Stavelot (cf. p. 37)

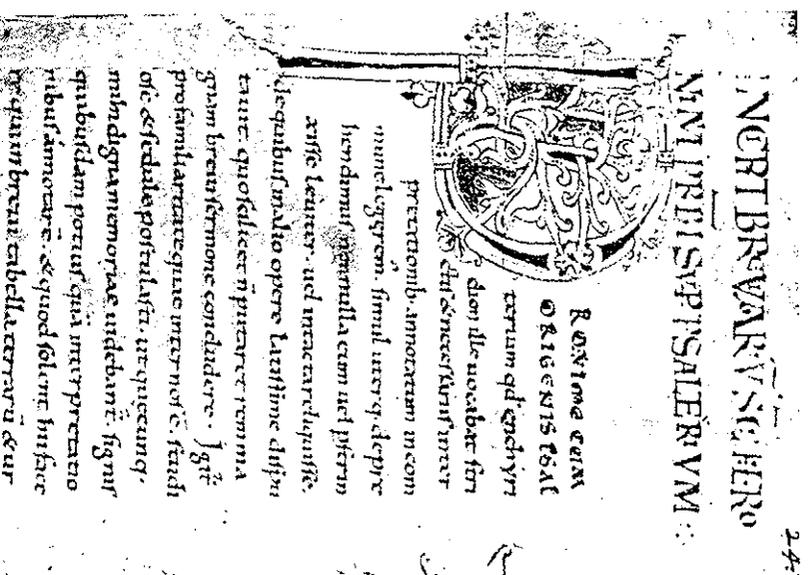
Page décorative du Sacramentaire de Noyon (cf. p. 37)



Début du texte de Saint Mathieu dans les *Évangiles* de Cologne (cf. p. 37)



Début du texte de Saint Mathieu dans les *Évangiles* de New-Minster (cf. p. 37)



ipsum... non est... peccator... quia... da... ment...

EXPLICIT EVANGELIUM  
 IN ISAAIA PROPHETAE LIBRI  
 NUMERO X VIII HERO  
 NIMI PRESBITERII  
 OLBERTVS HOC EGREGIUM  
 PETRI SGE GLOVAMEN  
 CONEICI EN DOTVAE  
 COMITIB ECCLIE SIAE  
 TV QS AETHERIAE QVIA  
 CVSTODIAM DEDIT AVLAE  
 CODICIS AVCTORI  
 GAVDIA RIBDI  
 P 3 1 1 2

Subcription de l'abbé Oibert Gembloux : XI<sup>e</sup> siècle, 1<sup>re</sup> moitié (4 p. 38)

Initiale d'un manuscrit de Gembloux : XI<sup>e</sup> siècle, 1<sup>re</sup> moitié (cf. p. 38)

MARCI TVLLII CÆRONIS

SCVLANARV DSPVTATIONV

INCIPIIT LIBER PRIMVS

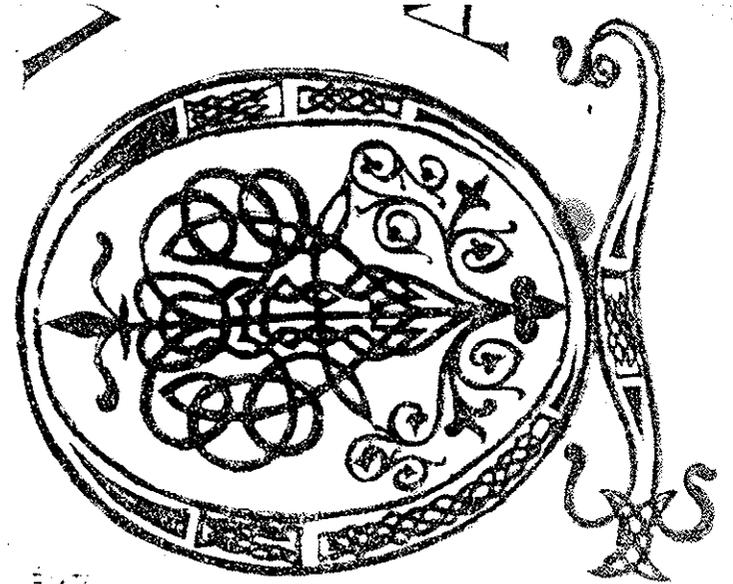


VON DEFENSIO

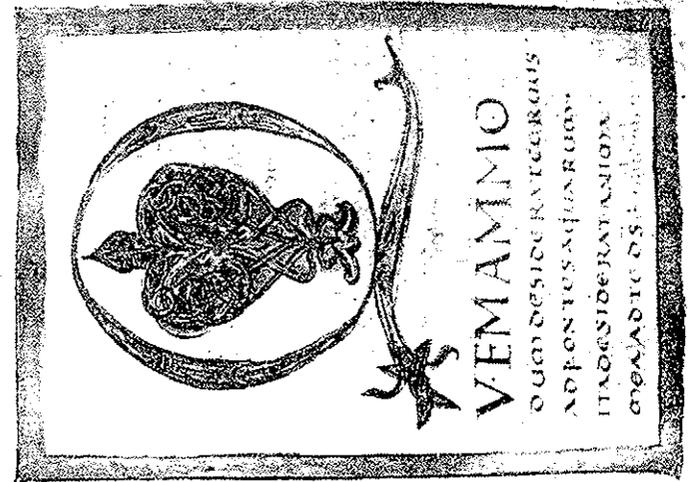
NVM LABORIBVS

senatorisq; muneribus  
aut omnino aut magna  
ex parte essem aliquan-  
do libertus: rectali me-  
brute te hortante maxi-  
me ad studia que recten-

ta animo remissa temporib; longo inter uallo inter missa re-  
uocauit. Et cum omnium artium que ad rectum uiuendi uia  
pertinent ratio & disciplina studio sapientie que philosophia  
dicitur contineretur hoc mihi Latinis in terris illustrandum  
putaui non quia philosophia grecis & latinis & doctoribus  
papi non posse sed meum semp iudicium fuit omnia nisi aut  
inuenisse pte sapientius qua grecos aut accepta ab illis fe-  
cisse meliora que quidem digna statuissent in quib; elabora-  
rent. Nam mores & instituta unq; resp. dom. sic al. ac imi-  
lures nos pfecto & melius turmur & lautiuf Rem u publi-  
cam nri mores certe meliorib; temperauerunt & institu-  
tis & legib; Quid loquar de re militari in qua cum unq; tur-  
na multo...

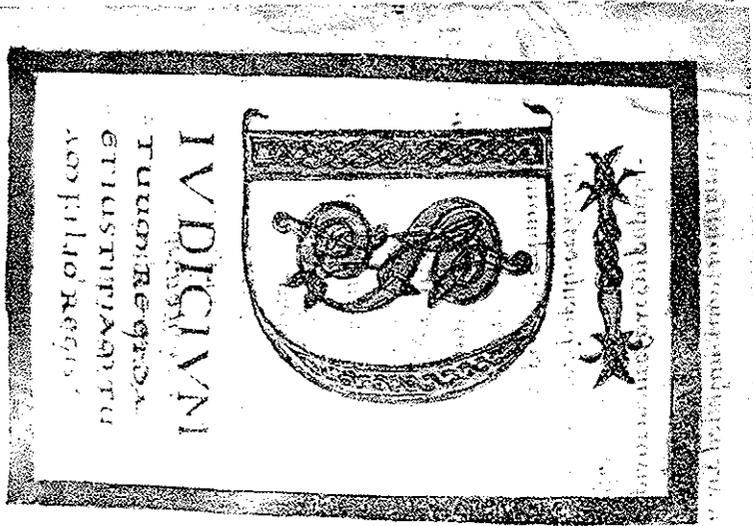


MULTIPLICATIS UNTORE

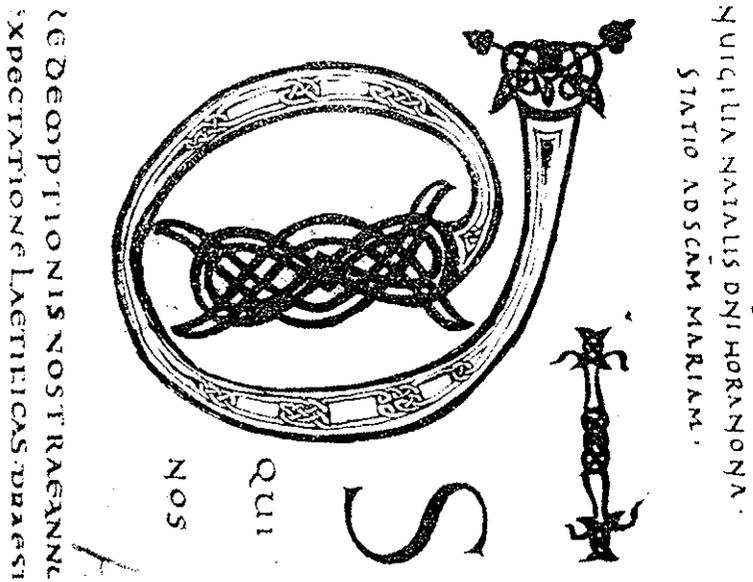


VEMAMMO

QUO DESIDERANT VIGOROUS  
AD PONTUS ANTIQVON  
ITAD DESIDERANT ANIQVA  
CITADITIO DS...



Initiale du Psautier de Lothaire IX<sup>e</sup> siècle, milieu (cf. p. 39)



Initiale du Sacramentaire de Padoue IX<sup>e</sup> siècle, milieu (cf. p. 39)



Début de l'Évangile de Saint Marc. Saint-Bertin : vers l'an 1000. (cf. p. 40)



proprium uirg humanę ac religiosum  
 officium qđ uel a natura manans uel  
 a prudentiũ studijs pfectũ dignum  
 aliqđ hoc concessio sibi ad intelligentiã  
 diuino munere optineret inuita.  
 quidẽ adstant que opinionem cõmu-  
 ni efficiunt utilem atq; optandã uirgam  
 uidelicet maximę q;ta que et nunc  
 et semp̄ ante potissima int̄ mortales  
 habent̄. ocum simul atq; opulenta.  
 qđ aliud sint aliud mali potius ma-  
 ioris qm̄ boni esset occasio. qđ a q̄s  
 inq; ppe qđdã uirg ipsius esse intelli-  
 gatur caluit̄ et opulens inq;taudo tan-  
 to plus calamitatis asserat qm̄ ma-  
 ior indignitate hys carẽ que maxi-  
 me et optata et que sita s̄ ad utendũ.  
 Atq; hęc quidẽ qm̄q; in se summa  
 atq; optima uirg blandimenta con-

maxime pabu  
 et scuritas a  
 sans. xã s̄ h  
 uirg humanę  
 scit et habuit  
 undem cõmu-  
 nobis atq; un  
 achelus et cõ  
 uirg ipsam sũ  
 tate simulan  
 copia refulent  
 mortalitũ non  
 hanc inq;ta a  
 tudine et res  
 in alius uiden  
 audoir unpu  
 cõsumauerũt  
 rima mēre  
 urã non ob al  
 aut bonę artu  
 au hanc ipsa  
 pfectũ esse pũ  
 pfecto non an  
 non et reputa  
 ta angustis et  
 esse ipsa atq; a  
 natione usq; q  
 menta consu  
 liq; se partem  
 placabilitati  
 et opere trax

Initiale d'un manuscrit décoré par Sawalon. Saint-Amand : vers 1160-70 (cf. p. 42, note 76)

point de suffire à déterminer l'origine stavelotaine des volumes ainsi habillés, ont heureusement conservé pour nous des déchets de parchemin dont eux-mêmes ou des prédécesseurs de l'époque romane avaient pu disposer pour masquer les rabats du cuir sur les ais de bois. Beaucoup d'artisans des temps modernes et de l'époque contemporaine, réalisant leurs travaux au moyen de carton et de papiers ont sacrifié et jeté au rebut les feuilles de garde, seuls vestiges souvent d'anciens manuscrits, qu'ils trouvaient dans les volumes à restaurer. L'attitude conservatrice de ceux qui travaillèrent à Stavelot a sauvé une série de fragments d'une Bible carolingienne de petit format qui dut être dépecée, ou dont les éléments conservés, sans doute incomplets ou lacuneux ont été sacrifiés lors de l'exécution d'une nouvelle copie du texte sacré, peut être même celle dite « de Goderan »<sup>17</sup>.

Quelques manuscrits exécutés à Stavelot au IX<sup>e</sup> et au début du X<sup>e</sup> siècle témoignent à la fois de la haute qualité calligraphique des copies exécutées dans l'abbaye et des sources d'inspiration de ceux qui les décoraient. Plusieurs ornements modestes que l'on rencontre de-ci de-là montrent que Stavelot subissait l'influence des ateliers rémois, dont l'activité ne connut pas d'interruption pendant tout le IX<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Mais quelques livres plus ornés permettent de nuancer cette première impression en révélant d'autres aspects de l'art local et en trahissant d'autres influences. Tels sont les *Evangelies* conservés naguère à Berlin<sup>19</sup> et un *Sacramentaire* (au British Museum)<sup>20</sup>. Nous voyons que le second courant qui parvint à Stavelot est celui du style franco-saxon, dont les foyers principaux se situent à Saint-Bertin, à Arras et à Saint-Amand. Le *Sacramentaire*, dont les affinités rémoises sont pourtant évidentes, reproduit curieusement, en les altérant à peine, les deux grandes initiales T et U d'un modèle amandinois. Rien de plus naturel en vérité, que cette oscillation entre les tendances artistiques des deux centres actifs les plus proches du diocèse de Liège. Ces pénétrations atteindront la Rhénanie et le pays de la Moselle, où

17 On peut citer notamment les manuscrits II 2569 et II 2571 de Bruxelles et Additionals 16.961 et 16.962 de Londres (British Museum).

18 Particulièrement le Ms. 1820-27 de Bruxelles et les décors anciens de la *Vie de S. Remacle* conservée à Bamberg (cf. note 25).

19 Anciennement à Berlin. Ms. Hamilton 253.

20 British Museum, Ms. Additional 16.605.

Cologne et Echternach, entre autres, feront ainsi écho à l'art du N.-E. de la France.

Comme on n'avait pas jusqu'ici regroupé systématiquement les œuvres du *Scriptorium* de Stavelot, on n'avait pu observer quelques constantes décoratives entre des manuscrits de cette abbaye et des œuvres adespotes égarées en des lieux fort distants, tels que le *Psautier* d'Athelstan, roi d'Angleterre († 940)<sup>21</sup>, les *Petits Evangiles* de Bernward d'Hildesheim<sup>22</sup> et les *Evangiles* de Notger<sup>23</sup>, dont le rapprochement avec un *Commentaire* de Cassiodore sur les *Psaumes*, issu de Stavelot et caractérisé par une initiale Q portée par un lion<sup>24</sup>, ne laisse pas d'être impressionnant. Ces livres importants semblent donc pouvoir être restitués à la célèbre maison du Val d'Amblève grâce à des critères décoratifs.

Un des problèmes les plus ardues que nous posent l'histoire de l'enluminure et de l'écriture est celui du renversement des orientations de nos ateliers mosans entre le début du X<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du XI<sup>e</sup>, où ils sont désormais nettement tournés vers l'Allemagne. A défaut d'une solution complète — s'il en existe — l'étude de manuscrits de Stavelot, tels que deux *Vies de Saint Remacle*<sup>25</sup>, un *Collectaire*<sup>26</sup>, un *Psautier*<sup>27</sup>, et une copie inachevée des *Evangiles*<sup>28</sup>, permet de constater que ces ouvrages sont nés sous l'abbé Poppon ou peu après son gouvernement, et que ce prélat, auquel ses mérites avaient valu de multiples fonctions de direction, notamment à Echternach et à Trèves, a dû être l'introducteur à Stavelot du style caractéristique de ces maisons, comme Ebbon, archevêque de Reims, avait peut-être révélé aux moines de Stavelot, au IX<sup>e</sup> siècle, lorsque Lothaire I<sup>er</sup> en fit leur abbé, l'art en faveur dans sa métropole.

<sup>21</sup> British Museum, Ms. Cotton Galba A XVIII.

<sup>22</sup> Trésor de la cathédrale d'Hildesheim. Cf. *Nouvelles réflexions sur les Evangiles de Notger*, dans *Annales du XXXVI<sup>e</sup> Congrès de la Fédér. archéol. et histor. de Belgique*, Gand, 1956, pp. 481-495.

<sup>23</sup> Institut Archéologique Liégeois, déposé au Musée Curtius.

<sup>24</sup> British Museum, Ms. Additional 16.962.

<sup>25</sup> Bamberg, Staatsbibliothek, Ms. E. IV.1., et Bruxelles, Bibliothèque Royale, Ms. II 1180 (*Miracles de S. Remacle*).

<sup>26</sup> Bibliothèque Royale, Ms. 1813

<sup>27</sup> British Museum, Ms. Additional 18.043.

<sup>28</sup> Dublin, Coll. Chester Beatty, Ms. 17.

Pour achever cette revue d'aspects de l'activité du *Scriptorium* de Stavelot considérée surtout à travers des manifestations autres que l'écriture, nous avons rassemblé des reproductions de miniatures qui illustrent la *Bible* de la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>29</sup> et des manuscrits contemporains. Un colophon fameux nous apprend que ce livre est l'œuvre de Goderan et Erneston. Qui est ce Goderan, exécutant d'une autre *Bible*, de l'abbaye de Lobbes<sup>30</sup> et d'un texte des *Antiquités Judaïques* de Flavius Josèphe<sup>31</sup>? La comparaison de tous les ouvrages où intervient son nom fait apparaître, au milieu de multiples divergences, la constance d'un certain style de miniature qui est assurément celui de Goderan et sa marque propre, et qui classe cet enlumineur à un rang artistique subalterne par rapport à trois autres miniaturistes qui ont collaboré à l'exécution de la *Bible* de Stavelot et dont M. K. Usener a heureusement déterminé la contribution respective<sup>32</sup>.

\*  
\*\*

Dans la seconde moitié et peut-être seulement à partir du dernier tiers du IX<sup>e</sup> siècle, les ateliers de copie du Nord de la France subissent une influence insulaire encore plus marquée que celle dont les autres ouvrages carolingiens portent la trace. Hélas, leurs travaux sont presque toujours démunis d'ex-libris et la détermination de leurs origines est restée jusque tout récemment hors de portée des paléographes<sup>33</sup>. Et pourtant, l'analyse, même assez superficielle, du système décoratif mis en œuvre met en évidence trois groupements dont l'un avait déjà été partiellement reconnu par C. Nordenfalk<sup>34</sup> et se situe

<sup>29</sup> British Museum, Ms. Additional 28.106-28.107.

<sup>30</sup> Grand Séminaire de Tournai, Ms. 1.

<sup>31</sup> Bibl. Royale, Ms. II 1179.

<sup>32</sup> K. USENER, *Les débuts du style roman dans l'art mosan*, dans P. FRANCASTEL, *L'Art Mosan*, Paris, 1953, pp. 103-112, et *Die Miniaturen der Bibel von Stavelot*, dans *Actes du XVII<sup>e</sup> Congrès International d'Histoire de l'Art*, La Haye, 1955, pp. 205-211.

<sup>33</sup> Cf. *Le Style franco-saxon, Style de Saint-Amand* (sources inutilisées), dans *Scriptorium*, III, 1949, pp. 260-264; *Quel fut le foyer du style franco-saxon?*, dans *Annales du Congrès archéologique et historique de Tournai*, 1949, III, pp. 749-773, et *Le manuscrit 48 de Leyde et l'enluminure franco-saxonne*, dans *Actes du XVII<sup>e</sup> Congrès Internat. d'Hist. de l'Art*, La Haye, 1955, pp. 212-220.

<sup>34</sup> C. NORDENFALK, *Ein karolingisches Sacramentar aus Echternach und seine Vorläufer*, dans *Acta Archaeologica*, II, 1931, pp. 207-244.

à Saint-Bertin : c'est celui de *Psautiers* de Berlin<sup>35</sup> et de Wolfenbüttel<sup>36</sup> et de manuscrits d'importance secondaire<sup>37</sup>, ou défigurés par des additions, comme des *Evangiles* conservés au Vatican<sup>38</sup>. Les deux autres se rattachent aux abbayes de Saint-Amand et de Saint-Vaast (à Arras). L'activité de Saint-Amand paraît avoir surclassé par la qualité celle du *Scriptorium* de Saint-Vaast et par l'abondance de sa production celle de l'atelier bertinien. Des copies d'*Evangiles*<sup>39</sup> et de *Sacramentaires* ont été multipliées par les moines de Saint-Amand non seulement pour leur usage<sup>40</sup>, mais aussi pour celui de leur évêque, qu'il résidât à Tournai<sup>41</sup> ou à Noyon<sup>42</sup>, et pour d'autres prélats et établissements encore<sup>43</sup>. On compte, parmi une vingtaine d'ouvrages de ce genre dont le luxe de présentation s'échelonne à divers degrés, mais dont les qualités d'exécution sont toujours irréprochables, un livre de rang royal, sans qu'on puisse identifier le destinataire : les *Evangiles* dits « de François II<sup>44</sup> », et la *Seconde Bible* de Charles-le-Chauve, où se déploie tout le répertoire artistique de l'atelier sous ses formes les plus parfaites<sup>45</sup>.

La production d'Arras est dominée par le célèbre *Évangélique*<sup>46</sup> où plus de cent pages décorées révèlent les ressources particulières du milieu où il est né et surtout son éclectisme, qui allie à des emprunts à Saint-Bertin et à Saint-Amand des inspirations tourangelles un peu inattendues... Elles révèlent aussi, malheureusement, que le plus fameux des manuscrits franco-saxons est bien mal exécuté. Et l'examen des quelques autres volumes connus qui ont la même origine : un *Sacramen-*

<sup>35</sup> Anciennement à Berlin, Ms. Theol. latin 58.

<sup>36</sup> Wolfenbüttel, Herzogl. Bibl., Ms. Aug. fol. 17.

<sup>37</sup> Prague, Metropolit. bibl., Ms. 63.

<sup>38</sup> Rome, Bibl. du Vatican, Ms. Palatinus 47.

<sup>39</sup> Cologne, Trésor de la Cathédrale, Ms. 4 ; Musée Schnütgen, n° 2 ; Leyde, Ms. 48 ; Lyon, Ms. 431 (ex 357) ; New-York, Ms. Pierpont Morgan, ex Chester-Beatty, 9 ; Paris, Bibl. Nationale, Mss 259 et 11.956 ; Meaux, Grand Séminaire, Ms. 1 ; Stuttgart, Landesbibliothek, Ms. H.B. VII, Patres 13 ; Tours, Ms. 23 ; Saint-Hubert, Coll. Zoude ; etc.

<sup>40</sup> Stockholm, Ms. A 136 (53) et Bibl. Nationale, Ms. latin 2291.

<sup>41</sup> Leningrad, Ms. Lat. Q.V.1.41.

<sup>42</sup> Reims, Ms. 213.

<sup>43</sup> Paris, Bibl. Nationale, Ms. latin 2290 ; Vienne, Ms. 958 (Theol. C. 992).

<sup>44</sup> Paris, Bibl. Nationale, Ms. latin 257.

<sup>45</sup> Paris, Bibl. Nationale, Ms. latin 2.

<sup>46</sup> Arras, Ms. 1045.

taire de Cambrai<sup>47</sup>, le *Missel* de Léofric<sup>48</sup> et les *Evangiles* de Boulogne<sup>49</sup>, n'est pas beaucoup plus favorable au prestige du *Scriptorium* de Saint-Vaast quand il se mêle de décoration.

Ainsi, par une étude attentive du décor a pu être réalisée une redistribution des principaux manuscrits de style franco-saxon selon leurs origines, qui se situent dans trois établissements monastiques d'une région assez peu étendue.

Revus sous l'angle de l'enluminure, des manuscrits embarrassants trahissent leurs modèles, et notamment ceux empruntés à l'école franco-saxonne du dernier tiers du IX<sup>e</sup> siècle. Tels sont le *Sacramentaire* de Stavelot déjà cité, où l'on retrouve une grande initiale empruntée à un manuscrit semblable au *Sacramentaire* de Noyon, sinon à lui-même ; les *Evangiles* de New-Minster, œuvre anglaise célèbre du début du XI<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>, dont l'initiale *L* et la lettre *i* de *Liber*, au début de l'*Evangile* de Mathieu sont transcrites d'un modèle dont tous les traits se retrouvent dans les *Evangiles* du Musée Schnütgen, à Cologne<sup>51</sup>. La dépendance d'Odbert, abbé de Saint-Bertin vers l'an 1000, vis-à-vis d'un modèle franco-saxon... amandinois est évidente lorsque l'on compare un monogramme du début de la *Passion de Saint Denis*<sup>52</sup> et un autre en tête d'une épître de saint Paul<sup>53</sup>, dans la seconde *Bible* de Charles-le-Chauve, dont on ne connaît aucun autre exemple. Dans ses caractères essentiels, l'écriture des plus anciens livres exécutés dans les *scriptoria* britanniques depuis la renaissance bénédictine du X<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup> est le reflet exact de celle des manuscrits copiés à Saint-Amand un siècle plus tôt.

Ces quelques observations tendant à déterminer dans une certaine mesure l'ère d'expansion du style franco-saxon, tant scripturaire que décoratif, ont donné des résultats beaucoup

<sup>47</sup> Cambrai, Mss 162-163.

<sup>48</sup> Oxford, Bibl. Bodléienne, Ms. Bodleian 559.

<sup>49</sup> Boulogne-sur-Mer, Ms. 12.

<sup>50</sup> British Museum, Ms. Additional 34.890. Cité aussi sous le nom d'*Evangiles de Grimbald*.

<sup>51</sup> Cologne, Schnütgen-Museum, n° 2.

<sup>52</sup> Saint-Omer, Ms. 342 bis.

<sup>53</sup> Paris, Bibliothèque Nationale, Ms. latin 2. *Épître aux Galates*.

<sup>54</sup> Tel est le *Bénédictionnaire* d'Aethelwald, anciennement au château de Chatsworth, chez le Duc de Devonshire ; récemment entré au British Museum.

celui de Lothaire. Ce *Sacramentaire* est à Padoue<sup>64</sup> et il provient de Vérone, siège épiscopal occupé à trois reprises au X<sup>e</sup> siècle par le prélat hennuyer Rathier et l'interprétation qu'on est tenté de tirer se confirme par la mention dans les marges du volume de saints honorés en Hainaut, notamment saint Feuillien<sup>65</sup> !

Ainsi, trois œuvres que leurs caractères purement graphiques autant que leur éloignement actuel risquaient de tenir à jamais séparées forment en réalité un groupe dont l'unité s'affirme dans les décors et qui représente la production de ce qu'on pourrait nommer « l'atelier de Lothaire I<sup>er</sup> », qui se situait probablement dans notre territoire actuel<sup>66</sup>.

\*

\*\*

La bibliothèque de Boulogne possède une belle copie des *Évangiles* qui vient de Saint-Bertin et combine curieusement avec des peintures du style dit « de Winchester » des caractères paléographiques où Dom A. Wilmart avait reconnu les habitudes de l'atelier bertinien au temps de l'abbé Odbert (vers 990-1010)<sup>67</sup>. Son origine française indéniable l'a fait voir sous un faux jour par les historiens de l'enluminure anglaise, qui en sous-estiment l'importance en le considérant comme une imitation continentale ou comme une œuvre en marge des courants artistiques dominants. Or l'abbé Odbert en personne a dessiné deux initiales secondaires, s'effaçant pour les autres devant un artiste dont la supériorité devait lui paraître évidente, et il lui a rendu un hommage indirect en copiant dans un autre volume, qu'il laissa inachevé<sup>68</sup>, le Christ en majesté qui sert de frontispice au manuscrit de Boulogne. Tout ceci confirme les remarques paléographiques de l'illustre Bénédictin. Hans Swarzenski a retrouvé les répliques des portraits d'Évangélistes dans un manuscrit de la collection Pierpont Morgan, à New

<sup>64</sup> Trésor de la cathédrale de Padoue.

<sup>65</sup> Cf. P. KUNIBERT MOHLBERG, *Die älteste erreichbare Gestalt des Liber Sacramentorum anni circuli der römischen Kirche*, dans *Liturgiegeschichtliche Quellen*, XI-XII, 1927.

<sup>66</sup> *Quelques manuscrits contemporains de Lothaire I<sup>er</sup>*, dans *Bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1955, pp. 24-29.

<sup>67</sup> Boulogne-sur-Mer, Ms. 11.

<sup>68</sup> Saint-Omer, Ms. 56.

York, qui vient de Corbie ou d'une abbaye voisine<sup>69</sup>. Or il existe à la Bibliothèque d'Orléans un manuscrit de Fleury<sup>70</sup> où la représentation du Christ en majesté entre saint Grégoire et saint Benoît avec un moine prosterné est le pendant d'une image du Christ dans les pages de canons du livre de Boulogne, et d'autre part l'exécution du dessin rehaussé d'Orléans est identique à celle d'une composition ornant un *Psautier* du British Museum<sup>71</sup> où est représenté le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean. Cette identification s'impose lorsqu'on constate que le moine d'Orléans a le visage du saint Jean du *Psautier*, que les décors des tissus sont traités de la même façon dans les deux cas. Comment se fait-il que le même artiste semble avoir travaillé pour quatre établissements différents et aussi éloignés l'un de l'autre ? Charles Niver restitue, avec raison semble-t-il, le *Psautier* — que l'on considère en général comme le plus bel exemple du dessin polychrome rehaussé de l'enluminure anglaise — à l'abbaye de Ramsey, la fondation préférée de saint Oswald<sup>72</sup>. Celui-ci avait reçu sa formation bénédictine à Fleury et s'y était lié d'amitié avec son confrère Abbon, qu'il avait appelé ensuite comme écolâtre à Ramsey, fonctions qu'Abbon occupa jusqu'à son élection à la direction de Fleury. Il mourut à La Réole en 1004.

Il est aisé, à la lumière de ces relations, de reconstituer le déroulement des faits : un moine de Ramsey, décorateur du *Psautier*, et aussi d'une copie des *Phénomènes* d'Aratus<sup>73</sup>, s'en fut un jour, probablement pour y retrouver l'ancien écolâtre de sa maison, à l'abbaye de Fleury. En cours de route, il séjourna à Saint-Bertin et dans une abbaye de la région d'Arras ou d'Amiens, où il paya chaque fois l'hospitalité dont il avait bénéficié par l'exécution de travaux d'enluminure où il excellait. Il en fit autant lorsqu'il fut arrivé à Fleury, où tout porte à croire qu'il arriva avant 1004.

<sup>69</sup> *The Anhalt Morgan Gospels*, dans *The Art Bulletin*, 31, 1949.

<sup>70</sup> Orléans, Ms. 175.

<sup>71</sup> Londres, British Museum, Ms. Harley 2904.

<sup>72</sup> Cf. *The Psalter in the British Museum Harley 2904*, dans W. KOEHLER, *Medieval Studies in Memory of Kingsley A. Porter*, II, pp. 681 et suiv.

<sup>73</sup> Londres, British Museum, Ms. Harley 2506. Cf. *Un monument capital de l'enluminure anglo-saxonne : le Ms. 11 de Boulogne-sur-Mer*, dans *Cahiers de Civilisation Médiévale*, I, 1958, pp. 179-182.

Les remarques qui précèdent n'aboutissent pas seulement au regroupement de quatre ouvrages que l'étude de l'enluminure seule pouvait suggérer de rassembler, puisque l'écriture des manuscrits en cause est chaque fois celle de l'atelier où le livre fut copié, elle rétablit à leur véritable rang, le premier dans l'histoire de l'art anglo-saxon, les *Evangelies* de Boulogne, qui présentent encore l'intérêt de contenir un répertoire iconographique d'une richesse sans égale dans l'art britannique du X<sup>e</sup> et du XI<sup>e</sup> siècle !

\*  
\*\*

Le dernier exemple d'une personnalité qui s'affirme dans une série de manuscrits est celui du moine Sawalon, décorateur des livres de Saint-Amand vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle<sup>74</sup>. Son style s'affirme d'abord dans les cinq frontispices d'une *Bible*, qu'il a tous signés<sup>75</sup>, et aussi dans une initiale historiée d'un manuscrit de saint Hilaire de Poitiers<sup>76</sup> et dans le frontispice d'un recueil d'œuvres de Pierre Lombard<sup>77</sup>, revêtus aussi de sa signature. Partant de là, on arrive petit à petit à définir sa manière, et même à en saisir l'évolution. Une *Vie de Saint Amand*<sup>78</sup> conserve même, sous le revêtement d'une pellicule de parchemin portant des initiales peintes des environs de 1200, des lettrines esquissées en rouge par Sawalon après 1168 (date de la rédaction de cette *Vie*). Le fait qu'elles sont inachevées donne à penser que l'artiste mourut peu après avoir composé les décors principaux. Il paraît avoir aussi passé la main à un autre miniaturiste dans la décoration du cinquième volume de la *Bible*, où le frontispice lui appartient seul, tandis qu'il avait décoré de bout en bout les quatre premiers volumes.

La griffe si caractéristique de Sawalon auquel nous devons probablement les plus belles initiales dracontines de l'époque romane, se reconnaît encore aujourd'hui dans une cinquantaine

de volumes de Paris, de Valenciennes<sup>79</sup> et de Douai, où sont déposés des livres de Marchiennes dont Sawalon a décoré ou illustré les textes<sup>80</sup>.

Voilà jusqu'où peut aller le concours qu'apporte l'étude de l'enluminure aux recherches codicologiques.

\*  
\*\*

Les exemples qui précèdent montrent jusqu'à l'évidence l'intérêt que l'on aura désormais à considérer l'enseignement de la paléographie d'une manière plus large et dans un esprit de codicologie, comme une discipline complète en soi. Les progrès qu'elle réalisera par cette méthode n'en feront qu'une meilleure servante des philologues et des historiens auxquels elle apportera des informations infiniment plus étendues et plus sûres qu'au temps où sa situation subalterne la confinait dans le domaine des écritures.

C'est du seul cadre de mes propres recherches que j'ai extrait toute l'illustration des idées que j'ai exposées plus haut. On voit qu'il reste énormément à réaliser ! Puissent les jeunes tirer profit de cette situation et nous donner les contributions qui étofferont, approfondiront les apports de leurs aînés et, je l'espère par-dessus tout, corrigeront les erreurs qui passent encore pour des vérités !

<sup>74</sup> Cf. *Quelques aspects de l'œuvre de Sawalon, décorateur de manuscrits à l'abbaye de Saint-Amand*, dans *Revue Belge d'Archéologie et d'Histoire de l'Art*, IX, 1939, pp. 299-316.

<sup>75</sup> Valenciennes, Mss 1 à 5.

<sup>76</sup> Paris, Bibliothèque Nationale, Ms. latin 1699.

<sup>77</sup> Valenciennes, Ms. 186.

<sup>78</sup> Valenciennes, Ms. 500.

<sup>79</sup> On en trouvera l'énumération dans l'article précité (note 74). Il y aurait sans doute encore quelques additions à y faire, notamment celle du Ms. latin 843 de Paris.

<sup>80</sup> Cf. *L'enlumineur Sawalon et l'abbaye de Marchiennes*, dans *Scriptorium*, II, 1948, pp. 187-288. Sont en cause les Mss 277, 347, 360 et 362 (t. I et II) de Douai.